N° 398. CINQ CENTIMES Il 27 Décembre 1889

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir N° 12, TOURCOING, rue Verte 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
mois, 4 fr. 50. — Un an
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

PRIX DES RÉCLAMES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . 1 fr. —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal ; Lille, 59, rue Nationale, à PARIS à l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES aux bureaux de l'EUROPE et de la HOLLANDE, à la Société anonyme de publicité générale 104, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

A partir de demain

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

SERA IMPRIMÉ

en caractères entièrement neufs

Session préparatoire

Les Chambres se sont séparées lundi, après une session de quarante jours, qui représente vingt-deux séances.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur cette courte période de notre vie politique, on reconnaîtra que la Chambre a donné tout ce qu'on pouvait attendre d'une assemblée nouvellement élue, qui compte un grand nombre de recrues et est, par conséquent, assez inexpérimentée. Au point de vue du classement des *minorités* aux *élections* ayant donné un résultat assez confus, il était indispensable qu'un certain travail préliminaire destiné à permettre à chacun de fixer *son orientation se produisit*. C'est une phase par laquelle sont obligées de passer toutes les assemblées à leur début, il n'y a donc point lieu de s'étonner que *celle-ci ait subi la loi commune*, cette session préparatoire a toujours été consacrée à cette étude du terrain, à ce groupement des forces qui seront ensuite *engagées pendant tout le reste de la* législature, il y a des décisions graves et délicates à prendre, pour les nouveaux venus surtout, il est assez naturel qu'il y ait *quelques tâtonnements*. Ceux-là seuls qui n'ont aucune connaissance des hommes et de leurs réunions peuvent supposer qu'il en pourrait être autrement.

En résumé, le trait caractéristique de la session qui vient de se terminer a été la formation d'une majorité gouvernementale et la dislocation de l'opposition.

Ce sont, à notre avis, deux faits considérables dans l'évolution que nous traversons et il serait d'un esprit peu politique de ne point leur accorder l'importance qu'ils méritent.

La majorité s'est constituée, à prix toute sa cohésion, dans deux votes importants : celui de l'élection Joffrin et celui des fonds secrets ; nous en avons indiqué les conséquences au moment où ils ont été rendus, nous croyons qu'ils sont d'un bon augure pour l'avenir et qu'ils nous présagent que nous n'avons plus à redouter dans la Chambre nouvelle, l'émiettement des forces républicaines qui a causé tant de maux pendant ces dernières années.

L'éparpillement de l'opposition en cinq tronçons a été signalé, dans ce journal même, par notre ami Depasse, qui lui a consacré quelques-uns des meilleurs articles que nous devions à son rare talent d'analyste de la vie politique.

Nos lecteurs sont donc au courant de tous les mouvements de cette session préparatoire, mouvements que nous *avons suivis avec eux au jour le jour et* pas à pas et dont ils peuvent apprécier les effets probables.

Comme conséquence de la déroute de la Droite on peut encore mentionner les tendances de certaines fractions de la minorité qui s'organisent chacune de leur côté en vue d'être libres d'engagements et de pouvoir se porter du côté où leurs intérêts, où les nécessités du moment les pousseront.

Il est certain qu'il y a en ce moment dans l'opposition deux grands courants opposés, l'un qui se dirige dans le sens du *cléricalisme pur*, l'autre qui voudrait rester uniquement conservateur, sans trop se préoccuper de la forme du gouvernement, du moment où le gouvernement se rattache aux traditions parlementaires.

C'est à ce point de vue qu'il faut envisager le départ des votes de la Droite dans l'élection de M. Greffulhe auquel l'opposition n'a guère tenu rigueur de l'adhésion, au moins bruyante sinon sincère, qu'il avait faite à la République.

Que ce soit dans un intérêt électoral ou pour toute autre cause que M. Greffulhe s'est rallié, il importe peu quant au principe, il n'en résulte pas moins les votes émis lundi par l'opposition, qu'un monarchiste peut donner son adhésion aux institutions républicaines sans perdre pour cela les bonnes grâces de la Droite. *S'affirmer républicain n'est donc* plus un vice rédhibitoire et originel qui suffisait à mettre un homme au ban de la Société conservatrice.

Tel est la conséquence inévitable d'un vote de la droite dans cette élection de Seine-et-Oise.

Qu'on n'objecte pas que M. Greffulhe *n'a agi que dans un intérêt personnel* et n'a fait sa profession de foi nouvelle que pour mieux duper ses adversaires, duperie à laquelle se seraient associés tous *ses amis de la Droite*.

L'excuse serait misérable, piteuse et condamnerait irrémédiablement un parti obligé de recourir à des ruses si peu *dignes de partis qui ont pu avoir la préten*tion d'être des partis de gouvernement. En effet si M. Greffulhe l'un des financiers les plus riches, l'un des *mon*dains les plus connus de la vie parisienne avait été contraint par ses intérêts personnels de faire ce petit voyage à Canossa, quels sont ceux des membres de la Droite qui pourraient se vanter d'y échapper. Le nombre en serait certes bien restreint car il en est peu qui aient une situation plus indépendante, plus dégagée de toute influence *extérieure* que celle du député de Melun.

On peut donc conclure de l'attitude de la Droite dans cette circonstance et de quelques *précédents* qui donnent plus de force à cette hypothèse, qu'une partie de l'opposition est assez disposée à ne plus bouder que pour la forme. Sans *donner à cette évolution une importance* extrême, il n'est pas douteux qu'elle réalisera un progrès réel au point de vue de l'unité de la nation, de l'apaisement des passions et de la facilité des relations sociales.

Quoiqu'en puissent dire les organes de l'opposition la Chambre n'a donc point perdu son temps, les députés républicains se sont reconnus, se sont groupés en une masse qui paraît devoir rester compacte et forte et l'on peut croire qu'après les quelques semaines de vacances qu'ils vont passer au milieu de leurs électeurs, ils rentreront au Parlement prêts à aborder sérieusement l'œuvre des réformes démocratiques.

Th. BERGÈS

METTEZ-VOUS D'ACCORD !

Nous comprenons parfaitement que M. Lalou oublie de temps en temps qu'il est député et cette modestie lui fait grand honneur. Mais son journal, au moins, pourrait s'en souvenir et, lorsqu'il apprécie les votes de la Chambre, prendre la peine de regarder au *Journal officiel* comment a voté son directeur.

Ceci dit pour un petit entrefilet et une reproduction parus dans la *France* d'hier soir, et où l'on juge avec une sévérité extrême la volte-face de M. le comte Greffulhe. M. Lalou, qui n'a pas voté l'invalidation et qui s'est prononcé contre l'enquête, se chargera, nous l'espérons bien d'expliquer à ses collaborateurs la décision de la Chambre, et, avec toute l'autorité qui lui appartient, il leur fera sentir ce qu'il y a de piquant à voir le journal de M. Lalou s'indigner des votes du député Lalou.

LES PROCHAINES ÉLECTIONS dans la Loire

La campagne électorale est vivement engagée dans la troisième circonscription de Saint-Etienne. M. Neyrand, le député conservateur invalidé vient de faire sa déclaration de candidature. Il aura pour un de ses concurrents, M. Dequaire, professeur de philosophie au lycée de Saint-Etienne.

Dans une réunion tenue dimanche à Saint-Chamond, les groupes socialistes, la candidature de M. Dequaire a été adoptée à l'unanimité.

Le même jour, un banquet réunissait les membres de l'Alliance républicaine sous la présidence de M. Brunon, sénateur. De nombreuses personnalités appartenant aux diverses fractions du parti républicain des trois cantons qui forment la circonscription avaient répondu à l'invitation de l'Alliance.

M. Brunon a prononcé un éloquent discours pour recommander M. Dequaire. Les deux candidats en présence, dit-il, arborent leur drapeau avec la plus grande fraîcheur ; le poète, M. Dequaire, se présente en républicain, résolu à demander énergiquement toutes les réformes au fur et à mesure qu'elles paraîtront pouvoir être acceptées par le pays ; l'autre, M. Neyrand est un monarchiste disposé à retirer toutes les libertés conquises, partisan du retour au passé.

Ce discours, et celui de divers orateurs qui ont parlé dans le même sens, ont été chaleureusement applaudis.

L'union des républicains est complète.

ANNULATION DE MARIAGE

N'était l'interview photographique de *Clinchotte*, le *Figaro* aurait conservé la réputation du journal le mieux informé des faits et gestes de l' « ami » de madame de Lesseps, le réfugié de la *Pomme d'Or*. Mais du côté des informations ecclésiastiques *pas le moindre accroc*. L'*Univers*, lui-même, n'y trouverait rien à reprendre.

Il faut donc accorder la plus grande créance à cette nouvelle que le *Figaro* dit avoir reçue de Rome :

Le tribunal ecclésiastique a refusé de prononcer l'annulation du mariage du général Boulanger.

BAL MILITAIRE A L'OPÉRA

La grande Fête Militaire qui sera donnée à l'Opéra le samedi 11 janvier promet d'être *comme l'année dernière*, l'un des gros succès de la saison mondaine.

Les officiers de réserve et de la territoriale qui l'organisent, avec l'appui du Cercle Militaire, y multiplient les attractions de toute sorte.

Il y aura deux orchestres civils pour les danses, bal dans la grande salle et bal au Foyer, trois musiques militaires pour les concerts; dans tous les coins disponibles, des bars tenus par les plus jolies femmes de Paris costumées en cantinières ; on rêve d'avoir un prix de beauté à chaque bar.

On organise une Bataille de Fleurs d'une originalité charmante. Cent mille bouquets sont commandés à Nice. Un véritable bombardement de fleurs.

Un clou qui amènera tout Paris est préparé par les soins d'Albert Carré, le directeur du Vaudeville : c'est la reproduction en panorama du *Rêve* de Detaille, dont le fond sera brossé par les décorateurs de l'Opéra, dont les premiers plans seront vivants, et qui tiendra tout le foyer de la Danse.

Notre grand peintre militaire surveillera lui-même l'arrangement de cette merveille.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing

LA FÊTE ENFANTINE DE L'ÉLYSÉE

Paris, 25 décembre. — Cette après-midi a eu lieu au palais de l'Elysée, la fête donnée par Mme Carnot, à quatre cents enfants pauvres, choisis dans les vingt arrondissements de Paris. Dès une heure, arrivaient par le jardin les omnibus spéciaux qui contenaient les enfants, placés sous la direction de leurs maîtres et maîtresses d'école. Les premiers arrivés sont les 12e et 20e arrondissements, qui vont tenir la tête pendant toute cette fête, parce qu'ils sont les plus éloignés et qu'ils doivent aussi repartir les premiers. Les enfants descendent à l'entrée de la nouvelle grande salle des fêtes, du côté du jardin ; la salle a gardé sa parure d'hiver, ses belles tapisseries des Gobelins.

A l'intérieur, très peu de monde à part les maires des divers arrondissements, car il n'y a pas eu d'invitations spéciales le président et Mme Carnot ayant voulu que cette journée fut bien celle des enfants et qu'ils ne sentissent chez eux et bien entre eux.

Aussitôt entrés, les jeunes invités du président s'installent sur des banquettes recouvertes de velours rouge, sans la moindre bousculade, mais non sans ouvrir de grands yeux.

Dans le fond, le théâtre des marionnettes rêve aussitôt le rideau, et pour ce jour là les enfants pauvres ont un guignol aussi beau que le guignol des enfants riches des Champs Elysées.

C'est plaisir de voir ces centaines de petites figures attentives et ouvrant de grands yeux. Est-ce parce que la misère garde toujours une décence, à Paris? Est-ce parce que chacun, pauvre, avec cette pointe d'orgueil qui est au cœur de toute mère parisienne, a voulu parer de son mieux son fils ou sa fillette pour ce grand jour de la visite chez le président ? En tout cas, à part, quelques petites mines souffreteuses, on ne lit sur aucun de ces jeunes visages ces marques de la misère si dures au cœur quand on les voit sur un visage d'enfant.

Après que le guignol les a bien fait rire, avec deux petites farces de circonstances: *Un crime dans une cuisine et les vacances d'un écolier*, et que le rideau s'est baissé, on a conduit le petit bataillon dans la grande salle à manger, où un goûter était servi, et il faut avouer que cette partie du programme n'a pas été celle qui a paru faire le moins de plaisir aux héros de la fête. On les conduit ensuite dans la serre d'hiver, où six grands sapins naturels, montant jusqu'au vitrage, sont littéralements couverts, de la base au faîte, de jouets de toute sorte, de poupées de tous, tes les robes et de toutes les chevelures de bâtons de sucre d'orge, de friandises de toute espèce, tous ces objets liés aux branches par des faveurs tricolores. Du haut des sapins tombent de grandes bandes de satin rouge, blanc et bleu de ciel.

C'est alors que la distribution commence et que le tableau devient très animé. Le commandant Chamoin, l'organisateur de la fête, le capitaine Noël, les femmes des officiers de la maison militaire et Mme Carnot elle-même, qui a voulu faire aussi sa distribution, détachent toutes ces petit mes merveilles vers lesquelles se tendent les petites mains. Malgré le vif désir qui luit dans les yeux, il n'y a pas la moindre bousculade, grâce aux précautions prises; on a groupé toutes les plus enfants par deux arrondissements, les garçons d'un côté, les fillettes de l'autre, autour d'un arbre de Noël; six de ces arbres sont dans la serre d'hiver et quatre dans la nouvelle salle des Fêtes, et à chaque enfant un petit panier à été donné à l'avance.

Voici ce qu's'amasse dans ce petit panier et ce que chaque enfant emporte chez lui : tout au fond un lot d'images coloriées et un livre d'étrennes de la Bibliothèque de l'Education mutuelle entouré de faveurs roses ; puis plusieurs tablettes de chocolat, des sucres d'orge, des petits jouets, chemins de fer, toupies, etc., une poupée aux fillettes, un fusil, qu'on leur fait passer en bandoulière, aux garçons, et enfin, chose qui fera plaisir aux mères, à chaque garçon aussi un petit mantelet pour l'école, et une capeline bleue et doublée en rouge pour chaque fillette.

Chargés de tout ce butin, la figure rayonnante, riant et bavardant, chacun lorgnant du coin de l'œil les étrennes du voisin, toute la volée s'en va de nouveau vers les omnibus qui les attendent, ils les remportent au bout de Paris, vers leurs quartiers, mais cette année, au moins les pauvres petits ont eu des étrennes, et ils garderont dans leur cœur d'enfants, si plus tard la vie leur est dure, le souvenir d'une bonne et lumineuse journée.

LES COMMANDANTS DE CORPS D'ARMÉE

Le général de Galliffet est nommé inspecteur d'armée, en remplacement du général de Cornulier de Bellemare.

Le général Galland, commandant le 8e corps, à Bourges, est nommé au commandement du 5e corps, à Orléans, et membre du Conseil supérieur de la guerre.

Le général de Cransazé de Kerhué, commandant la 1e division d'infanterie, à Paris, est nommé commandant du 8e corps, à Bourges.

Le général Calliliot, commandant la 10e division d'infanterie, à Orléans, est nommé au commandement du 10e corps, à Rennes.

L'ASSASSIN DE M. ROUX

Paris, 25 décembre. — M. Atthalin, juge d'instruction, a commis les docteurs Vibert et Ballet pour examiner l'état mental de Regad, l'assassin de M. Roux.

Depuis son incarcération, Regad est d'un calme absolu. Il passe ses journées dans sa cellule, à lire, à fumer des cigarettes et surtout à dormir. Il mange d'un excellent appétit et ne se plaint que d'une chose, c'est de n'avoir pas assez d'air. Aussi attend-il avec une sorte d'impatience le moment où, accompagné de deux gardiens, il lui est permis de se promener, pendant une heure, dans le préau affecté à sa division.

UN ANARCHISTE ITALIEN

Marseille, 25 décembre. — Une perquisition a été opérée à Marseille chez un anarchiste italien nommé Naglia, inculpé de recel. Elle a amené la découverte dans un jardin attenant à l'habitation, d'une certaine quantité de cartouches de dynamite et de cartouches de chassepot vides, destinées sans doute à être chargées avec de la dynamite.

Naglia a été maintenu en état d'arrestation.

LE NOEL ALSACIEN

Paris, 25 décembre. — La fête annuelle de l'arbre de Noël organisée par l'association générale d'Alsace-Lorraine, a été comme de coutume, des plus réussies. La vaste salle de l'Hippodrome était comble, et dès deux heures, il était impossible d'y trouver la moindre place.

Au milieu de la piste décorée d'une profusion de drapeaux tricolores, bien entremêlés aux armes des villes d'Alsace-Lorraine, s'élevaient deux magnifiques sapins envoyés pour la circonstance des pays annexés.

Tous les numéros du programme ont été chaleureusement applaudis, surtout le morceau : *Dis moi quel est ton pays*, chanté par M. Paul Coste qui a dû être bissé.

La Société de gymnastique alsacienne-lorraine a exécuté avec son succès habituel différents mouvements d'ensemble.

Entre l'exécution des morceaux, les enfants, sous la conduite de leurs parents défilaient rapidement devant les dames patronesses de qui ils recevaient du linge des vêtements chauds, des jouets, des gâteaux et des bonbons ; il faisait voir la joie de tout ce petit monde.

Dans la tribune d'honneur on remarquait : M. et Mme Floquet; Duclaux, directeur de la Chambre ; les membres du comité d'organisation, etc., etc.

La fête n'a pris fin que vers six heures.

Comme tous les ans, le programme était des plus attrayants ; la musique de la Garde républicaine a exécuté la *Marseillaise* et plusieurs morceaux de son répertoire; les sociétés chorales l'Abeille, les fils d'Orphées de Puteaux, l'Orphéon Alsacien-Lorrain et l'Harmonie, l'Union Alsacienne se sont également fait entendre.

UNE AGENCE MATRIMONIALE

Paris, 25 décembre. — « Jeune fille, dix-neuf ans, très riche, tache, épouserai homme honorable, sans fortune.

« Veuve, trente ans, un enfant, jouissant grande fortune, se marierait avec un fonctionnaire. »

Telles étaient les annonces qui paraissaient quotidiennement dans les journaux, amenant une nombreuse clientèle à l'agence matrimoniale que tenait, il y a quatre jours encore, une dame Alexandrine Schneblois, d'origine allemande, rue de Romé.

Cette dame se faisait communément appeler tantôt la comtesse de B..., tantôt comtesse de von H ... suivant les circonstances.

Son mode de procéder était, comme toujours très simple, et son unique but était d'arracher le plus de plumes aux pigeons qui se laissaient prendre dans ses filets.

Quand la pseudo-comtesse recevait une lettre la priant de servir d'intermédiaire entre le signataire et la personne à marier, elle s'empressait de répondre, demandait la photographie, et, après l'avoir reçue, indiquait un rendez-vous à l'intéressé, se prétendant à venir à Paris, lui promettant son concours.

A peine arrivé, l'épouseur était, au cours d'une soirée donnée par Alexandrine, présenté à une jeune brune, belle et d'origine espagnole, qu'accompagnait un homme d'un certain âge se donnant pour un de ses parents, le plus souvent par son oncle.

Dès le lendemain de la présentation, le prétendant se présentait chez la comtesse, qui n'excusait de ne pouvoir causer avec lui aussi longuement qu'elle l'aurait voulu, son service l'appelant à l'Opéra Comique où, disait-elle, elle était danseuse. Et comme elle faisait entendre qu'en cas d'absence elle serait frappée d'une forte amende, son interlocuteur s'empressait de la prier et déposait sur un coin de la table presque toujours un ou deux billets de cent francs.

Quelques jours plus tard, la photographie était remise à la dupe, qui regagnait sa province navré, non pas seulement de n'avoir pas pu plaire à la jeune personne, mais plus encore de ne pas empocher la dot fabuleuse qu'on avait fait miroiter devant ses yeux.

Et il y avait une bonne raison pour que le mariage ne pût pas s'accomplir.

L'étrangère très riche, avec tache, n'était autre qu'une aventurière du nom de Juanita S..., née à Barcelone, et qu'Alexandrine Schneblois payait pour jouer le rôle de jeune fille à marier, à raison de sept francs par jour.

De nombreuses plaintes ayant été adres-

FEUILLETON DE *L'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 57

La Petite Mionne

DEUXIÈME PARTIE

LES DESESPERÉS

— Oui.

— Comment va-t-il aujourd'hui?

— De mieux en mieux. Les forces reviennent lentement, mais elles reviennent. C'est ravissant de voir sa jeune et jolie garde-malade aller et venir auprès de lui et l'entourer de mille petits soins. Quelle touchante sollicitude! Et il se laisse dorloter, M. le pacha, par cette délicieuse et suave créature. C'est qu'elle est vraiment adorable! Alexis en est comme jaloux; pour un peu il ne permettrait pas qu'on la regardât. Je lui demandais de la peindre en sœur de charité. Un tableau à sensation!

Quelle grâce dans tous ses mouvements! Quelle douceur dans son regard et dans sa voix! Oh! le bon petit ange gardien!

Je ne connais qu'une jeune fille à qui elle puisse être comparée.

— Dites vous de votre enthousiasme, Georges.

— Vous pouvez devenir amoureux de Mlle Laurence.

— Je n'est pas cette crainte.

— Oh!

— J'en aime une autre.

— En ce cas, Georges, je me tais.

— Si quelqu'un court un danger de ce côté là, c'est Alexis; et je crois bien que déjà...

— En vingt-quatre heures?

— Mon cher Etienne, il faut encore moins de temps que cela pour embrasser un cœur.

« L'amour est une fleur qui se cueille sur un sourire ou dans un rellet de la lumière du regard. »

Ces paroles ne sont pas de moi, mon cher Etienne, ce sont d'Alexis que je cite en les mettant en prose.

XIII

UN ARTICLE AUX FAITS DIVERS

Le beau soleil de juillet, étincelant dans l'azur, pénétrait gaîement par la fenêtre ouverte, dans la chambre où était couché Alexis Mollin.

L'air vivifiant qui circulait dans ce petit espace de quatre mètres carrés était imprégné d'un suave parfum de roses. Le bouquet était là, — une variété de roses-thé superbes, sur le marbre de la cheminée, dans un vase de porcelaine émaillée.

Adressé à Mlle Laurence, il avait été apporté, le matin, mystérieusement.

Déjà, la veille, on avait reçu de Paris, au nom d'Alexis Mollin, une caisse contenant douze bouteilles de vieux Médoc.

Certes, Alexis et Laurence n'avaient pas eu de peine à deviner le nom de la personne qui leur faisait savoir ainsi qu'elle ne les oubliait point.

Qui donc en effet, pouvait avoir de si délicates attentions, si ce n'est M. Florentin Troussel.

La jeune fille trottinait dans la chambre légère comme un oiseau, et passait de temps à autre devant la croisée du soleil qui, l'enveloppant de sa lumière, ondoyait d'or sa luxuriante chevelure.

Les yeux irradiés d'Alexis suivaient tous les mouvements de la gracieuse enfant, et semblaient avoir peur d'en perdre un seul.

— Comme elle est belle!... murmurait-il.

Et, ne sortant pas de sa contemplation extatique, il se berçait doucement dans son rêve, rêve dont lui, doucement, avait une ivresse inconnue.

— Monsieur Alexis, dit Laurence, voulez vous boire maintenant un petit verre de votre excellent bordeaux?

Le son fit de cette voix mélodieuse, qui arrivait à son oreille comme une caresse, fit tressaillir le poète.

— Vous savez ce qu'a dit le docteur, continua la jeune fille ; « Ce vin généreux aidera plus au rétablissement de vos forces que les meilleurs médicaments. »

— Eh bien, oui, mademoiselle Laurence, répondit il, donnez-moi un petit verre.

La jeune fille s'empressa de remplir le verre à bordeaux, qui était sur la table, près de la bouteille, et, souriante, le présenta au malade.

— Buvez lentement, monsieur Alexis, à petits coups ; vous savez que cela est ordonné.

Le malade vida le verre.

— Sentez-vous que cela vous fait du bien?

— Oui, mademoiselle Laurence, oui, je sens la douce chaleur qui pénètre en moi.

Et il se disait mentalement :

— Ce que j'aspire surtout avec délices, c'est la lumière de son regard.

Laurence remit le verre à sa place, sur la table.

— Mademoiselle Laurence, voulez vous venir vous asseoir près de mon lit ?

— Certainement, monsieur Alexis.

— Il me semble que plus vous êtes près de moi, plus je ressens de bien-être.

Elle approcha une chaise et s'assit près du lit, une de ses mains appuyée sur la couverture.

Alexis la prit, cette petite main blanche, douce comme un velours, et elle resta emprisonnée sans faire aucune tentative pour s'échapper.

— Mademoiselle Laurence, reprit le poète, je crois bien que vous ne vous êtes pas couchée la nuit dernière ?

La jeune fille devint rouge comme une cerise mûre.

— Vous pouviez vous réveiller, avoir besoin de quelque chose et m'appeler, dit-elle en balbutiant.

— Avez tout cela, vous ne prenez pas le repos qui vous est nécessaire.

— Je vous assure que je me suis bien reposée.

Alexis secoua la tête.

— La porte de ma chambre ouverte, j'ai dormi dans le fauteuil.

— Ce n'est pas suffisant. Songez donc, mademoiselle Laurence, qu'en abusant ainsi de vos forces, vous pourriez tomber malade.

Elle eut un délicieux sourire qui semblait dire : La maladie ne saurait avoir de prise sur moi.

Alexis reprit :

— Il faut me promettre que vous prendrez la nuit prochaine tout le repos dont vous avez besoin. D'abord, je vais beaucoup mieux; je n'ai plus d'agitation nerveuse qui m'empêche de dormir, et, pour un peu, je ronflerais. Ce n'est pas assez que vous ayez bien dormi la dernière nuit, et *je dormirai* parfaitement la nuit prochaine. L'étrange engourdissement de mes membres et cette lassitude extrême de mon corps vont en diminuant d'heure en heure; mes muscles reprennent peu à peu leur élasticité. C'est bien convenu, n'est ce pas, mademoiselle Laurence, vous ne veillerez plus ?

— Je vous le promets; cette fois, êtes-vous content ?

— Oui.

— Mais je laisserai la porte ouverte, et à votre tour, monsieur Alexis, il faut me promettre de m'appeler si vous avez besoin de moi.

— C'est promis, ma charmante et bonne petite; en, attendant, sachez que la crise ma situation s'est si rapidement améliorée, c'est à vous que je le dois.

— Mais je n'ai fait que vous faire prendre aux heures convenues les potions ordonnées par le médecin.

— Oui, répondit Alexis en souriant; mais si je me sens si bien maintenant, ces potions, c'est qu'elles m'étaient présentées par vous. Vous sentir près de moi, vous voir, vous entendre, cela m'insuffle la vie, cela bien mieux que tous les effets moraux plus puissants que tout.

— Pour si peu que je fais pour vous ? Ah ! monsieur Alexis, c'est moi qui vous dois une éternelle reconnaissance, et je ne sais pas ce que je voudrais faire pour vous la témoigner. Sans vous, que serais-je, maintenant ? Vous m'avez empêchée de mourir, et en vous voyant étendu sur ce lit, pâle et sans force, j'éprouve le repentir de mon action, et j'ai senti en moi quelque chose qui me rattachait à cette vie que je voulais quitter.

J'étais désespérée, je me reprends à ce père ; au crêpe de deuil s'était étendu sur mon existence, il n'existe plus, et, sous mes yeux, tout change de forme et de couleur comme si un regard du ciel m'descendu en moi.

L'air vivifiant qui circulait dans ce petit

Alexis écoutait comme s'il eût charmé par une harmonie céleste, et il buvait à longs traits les paroles de la jeune fille.

Elle continua :

— Si vous saviez, monsieur Alexis, comme je suis heureuse en pensant que je ne suis plus seule au monde, que j'ai maintenant des amis, de vrais amis, que vous pouvez mon cœur des frères ! Ma pensée s'éloigne des choses laides, du monde méchant, du mal qu'on m'a fait... Je m'efforce à oublier l'oubliant.

Comme cela fait du bien de savoir que quelqu'un s'intéresse à vous et de pouvoir se dire, quand vous pensez à lui, que lui aussi pense à vous. Cela rassure si consolé. Je me sens forte, très forte, en me disant que si je me voyais faible, si j'avais besoin d'être protégée, défendue, je trouverais un bras vigoureux sur lequel, confiante, je pourrais m'appuyer.

Serai-je cet ami là ? demanda Alexis.

Elle l'enveloppa de son regard rayonnant.

— A qui donc, si ce n'est à vous, serais-je m'adresser d'abord ? répondit-elle.

— Vous aurez, je serai votre frère ! s'écria Alexis.

— Et votre sœur vous aimera bien, monsieur Alexis.

— J'irai vous voir souvent dans la maison où vous serez placée, car j'espère qu'on voudra bien m'y recevoir.

— Un frère ! répéta-t-elle.

— Vous aurez vps jour de sortie, les dimanches ; chaque dimanche, si vous le voulez, je viendrai vous prendre et nous irons promener ensemble.

— J'irai avec vous partout où vous voudrez, monsieur Alexis.

— On ne manque jamais de bat dépre menade, surtout dans les beaux jours ; et j'ai tant de choses à voir.

(A suivre) EMILE RICHEBOURG